Zeitschrift: Ethnologica Helvetica

Herausgeber: Schweizerische Ethnologische Gesellschaft

Band: 17-18 (1993)

Artikel: Représentation de la maladie et de la santé : la médecine dans le regard de l'homéopathie : notes pour une recherche

Autor: Galland, Florence

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1007611

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Florence Galland

Représentation de la maladie et de la santé
La médecine dans le regard de l'homéopathie
Notes pour une recherche

Pratique médicale élaborée dans la première moitié du XIXe siècle par un médecin allemand, l'homéopathie représente un type particulier de «médecines parallèles»[1] car elle est issue de la pratique médicale occidentale[2]. Véritable système médical impliquant diagnostic et thérapie[3], elle se caractérise par son corpus savant et par l'origine professionnelle de ses praticiens, provenant pour la plupart de la Faculté. Du fait qu'elle en est issue, elle offre un singulier éclairage en retour de la médecine officielle tout en constituant une approche différente de la maladie et de la santé.

Cet article[4] expose les aspects théoriques de la construction de la maladie telle que l'a élaborée l'anthropologie, puis propose une analyse du point de vue des adeptes de la médecine homéopathique. Le regard anthropologique permet d'éclairer les ressemblances et divergences entre doctrines médicales à travers les représentations sociales[5] de la

1 Pratiques thérapeutiques marginales par rapport à la médecine officielle mais distinctes de la médecine populaire du fait du professionnalisme de leurs praticiens (Laplantine et Rabeyron 1987, Moulin 1986).

2 D'autres systèmes médicaux, comme l'acupuncture ou la médecine ayurvédique, relèvent de référents culturels non-occidentaux.

3 Certaines «médecines parallèles» peuvent utiliser un diagnostic médical pour y greffer une thérapie différente du modèle médical, comme par exemple la phytothérapie.

4 Je remercie les personnes qui ont contribué à l'aboutissement de cet article, en particulier Chantal Furrer et Louis-Philippe L'Hoste, ainsi que les cinq médecins homéopathes qui ont bien voulu me permettre d'entrer en contact avec certains de leurs patients, tout spécialement le docteur François Choffat, élève de Vithoulkas et formateur de médecins homéopathes. Une pré-enquête m'a permis de mieux cerner leur point de vue sur les différentes médecines ainsi que leur pratique et leur perception de leur clientèle.

5 Les représentations sociales constituent «une forme de connaissance socialement élaborée et partagée, ayant une visée pratique et concourant à la construction d'une réalité commune à un ensemble social» (Jodelet 1989: 36). Elles varient avec le temps, nécessitant une analyse diachronique.

maladie et de la santé qui leur sont propres. Quant au recours aux médecines parallèles, dont la cohérence a été démontrée (voir par exemple Herzlich 1984), il implique le plus souvent une quête de sens visant à la réappropriation de la part du malade tant de sa maladie, de la perception subjective de celle-ci et de ses capacités d'autoguérison, en développant une attitude préventive et une certaine autonomie en matière de santé[6].

La maladie comme objet de l'anthropologie

La notion de maladie recouvre bon nombre de significations sur lesquelles l'anthropologie s'est penchée. Voici quelques repères: «en français, le terme "maladie" renvoie, au moins, à [deux] significations différentes susceptibles d'intéresser l'anthropologue: événement concret affectant un individu donné, [...] notion générale et abstraite d'un état qui est opposé à la bonne santé» (Meyer 1991: 437)[7]. La maladie est un événement qui atteint une personne dans son corps.

La maladie comme événement: dimension subjective

Cette dimension existentielle de la maladie est prise dans un cadre culturel. Elle correspond à la «manière subjective dont l'individu d'une culture donnée perçoit et expérimente des symptômes et réagit face à eux» (Gresle et al. 1990: 198). Elle ne se réduit pas à la définition qu'en donne la médecine, les «perceptions personnelles et [les] expériences pouvant être prises ou non dans la définition biomédicale de

[6] Le rôle joué par les représentations de la maladie et de la guérison dans les parcours thérapeutiques sera mon prochain objet d'études. Il englobe les représentations que les patients se forgent des différentes médecines, de leurs maladies et de leur corps à travers leur expérience existentielle de la maladie. L'étude des pratiques liées aux représentations permet de cerner le degré d'adhésion des patients au discours de l'homéopathie.

[7] J'ai écarté une troisième signification mentionnée par les auteurs: «entité taxinomique entrant dans une nomenclature». En fait, il ne s'agit plus d'une définition par essence mais d'une définition par extension (l'ensemble de toutes les maladies connues). Elle sort dès lors de ma perspective de recherche.

la maladie» (Young 1982: 265)[8]. Du point de vue de la médecine officielle, cette dimension n'est pas prise en compte du fait de sa subjectivité. Pour l'anthropologue, elle est fondamentale, tout spécialement quand il s'agit de comprendre les parcours thérapeutiques et les représentations qui leur sont liées. Son décalage possible avec la définition objective de la maladie n'est pas de l'ordre de l'erreur, mais d'une différence d'interprétation des signes et symptômes.

Maladie versus santé

Si la maladie s'oppose à la santé, à la «bonne santé», le contenu donné à ces deux termes est relatif. Dans mon propos, la société occidentale forme le cadre social et historique dans lequel ils sont pensés: société industrielle, dominée par la pensée scientifique et par une conception individualiste de l'homme. Le cadre général de référence reste celui de la médecine à visée scientifique. Revendiquant une démarche scientifique, la médecine propose une définition de la maladie fondée sur la biologie[9]. Ainsi, la maladie (*disease*) se définit comme une «altération biomédicale objective exprimée en termes scientifiques» (Gresle et al. 1990: 197-198). Cette définition, qui donne lieu à un diagnostic clinique, se donne pour objective car elle est abstraite de l'événement vécu par la personne malade. L'organisme malade, objet premier de la médecine, place ainsi le vécu du malade et la préservation de la santé hors du champ médical proprement dit[10]. «Le développement des recherches en anthropologie médicale s'est opéré sur la base de l'idée selon laquelle la maladie avait une réalité indépendante de sa définition biomédicale, et qu'elle faisait l'objet de représentations et d'un traitement spécifique à chaque culture» (Fainzang 1989: 9).

L'approche anthropologique porte ainsi sur l'analyse des diverses appréhensions possibles de la maladie, de ses causes, des soins

[8] La langue anglaise possède trois termes pour traduire «maladie»: *illness*, *disease* et *sickness*. La dimension subjective correspond au premier (Young 1982). Concernant la discussion de ces trois termes, voir par exemple Castelain 1987 (auquel j'emprunte les traductions de Young) et Fainzang 1989: 53-57.

[9] «En dépit d'un certain intérêt pour la problématique sociale, le savoir médical a trouvé jusqu'à présent ses fondements dans la biologie» (Tichenko 1988: 61).

[10] La médecine préventive est en fait très peu développée en dehors des campagnes de vaccination. La médecine prédictive forme un domaine à part. J'y reviendrai.

thérapeutiques envisagés et de leur signification au sein d'un groupe social donné. «Chaque culture a ses propres règles pour traduire des signes en symptômes, pour relier des symptomatiques aux étiologies et aux interventions, et pour se servir des conclusions des interventions pour confirmer ses traductions»[11] (Young 1982: 270).

En bref, la maladie est objet de représentations définies et élaborées socialement; elle relève de réalités tant objectives que subjectives. Elle ne peut être abordée séparément des représentations de la santé et de la guérison. Quant à la définition biomédicale de la maladie, elle est basée sur un savoir constitué historiquement[12], qui donne lieu à diverses perceptions possibles de la maladie. Cette définition de la maladie est dès lors relative malgré sa prétention universaliste. A ce titre, elle fait partie de l'objet de l'anthropologie de la maladie au même niveau que les autres significations passées en revue plus haut. J'évoque, à la suite des travaux de Latour (1983) critiquant le Grand Partage, le fait que la science, et par conséquent, la médecine scientifique (qui est calquée sur le modèle des sciences exactes), constitue un objet possible pour une recherche anthropologique.

Pour une anthropologie de la maladie

Si l'anthropologie de la médecine s'est beaucoup développée aux Etats-Unis depuis plusieurs années, l'ampleur des recherches empiriques entreprises cache une certaine faiblesse théorique. La maladie, comme la médecine, ont été prises comme des objets définissant en eux-mêmes un champ de l'anthropologie. Or cette limite est reprise telle quelle de la médecine. Afin d'éviter de reproduire un point de vue médicocentriste, les recherches françaises sur la maladie ont exclu la possibilité d'une anthropologie médicale ainsi définie (Augé 1986).

A la suite des travaux d'Augé et Herzlich (1983), la démarche proposée ici est de considérer non la réalité de la maladie, mais son interprétation par le sujet. «Par représentation sociale de la santé et de la maladie, nous entendrons l'élaboration psychologique complexe où

[11] «Ainsi, *sickness* est le processus de socialisation de *disease* et *illness*» (Young 1982: 270, traduction de la citation reprise de Castelain 1987).

[12] Par exemple, le cancer existait bien avant que la médecine en donne une définition clinique.

s'intègrent, en une image signifiante, l'expérience de chacun, les valeurs et les informations circulant dans la société» (Herzlich 1984: 23). La notion de maladie devient une catégorie vide dont les sujets désigneront le contenu[13]. Ces considérations générales sur le sens de la maladie et son incarnation dans le corps souffrant ouvrent la voie à une étude basée essentiellement sur le malade pris dans le corps social. La maladie est un événement particulier qui met en danger l'intégrité tant de la personne que du corps social auquel elle appartient. Cette perspective permet de considérer la maladie dans sa charge affective et les processus sociaux souvent complexes qu'elle actionne.

Quel regard anthropologique sur l'homéopathie?

Le médecin allemand Christian Friedrich Samuel Hahnemann (1755-1843), créateur de l'homéopathie, constitue le principe de base de sa thérapeutique à partir de la loi énoncée par Hippocrate selon laquelle «les semblables peuvent guérir les semblables» (*similia similibus curentur*). De plus, il met au point une technique particulière de fabrication de médicaments impliquant des doses de substances actives très faibles, voire infinitésimales, qu'il applique à des personnes saines afin d'en tester les effets (pathogénésie). Collectant l'ensemble des symptômes ainsi produits, une «matière médicale» s'élabore progressivement à partir du postulat que ces mêmes symptômes retrouvés chez un malade peuvent être soignés par cette substance. Afin de désigner sa nouvelle médecine, il crée deux termes dont l'étymologie exprimerait la divergence thérapeutique: homéo-pathie, formé à partir du grec *homeos* (analogue) et *pathos* (douleur, souffrance) s'oppose à ce qu'il nomme l'allo-pathie, où *allos* veut dire autre, contraire. L'opposition construite avec la médecine apparaît tant dans sa dénomination que dans le discours général sur l'homéopathie. Notons que l'homéopathie est considérée comme une doctrine médicale par les médecins qui la rejettent et comme une médecine par ses praticiens.

L'homéopathie étant définie comme une théorie médicale et une thérapeutique particulières, un premier niveau d'analyse part des différents discours médicaux, restituant le contexte historique du débat autour de l'homéopathie, puis les représentations de la maladie, de la

[13] C'est le point de vue développé en particulier par Fainzang 1989.

guérison et de la santé telles qu'elles apparaissent dans la littérature des adeptes de l'homéopathie. Ces représentations s'organisent entre elles, définissant ainsi un domaine cohérent lié au sens donné à la maladie. Les pratiques engendrées par ces représentations ainsi que leur efficacité forment le deuxième niveau d'analyse, en projet.

Débat homéopathie-allopathie

Se définissant comme une nouvelle médecine basée sur des principes fort différents de ceux des pratiques classiques, l'homéopathie est, dès son apparition sur le plan médical, en position minoritaire.

Contexte historique et débat actuel

L'évolution du débat autour de l'homéopathie dessine trois grands moments[14]: d'abord, les virulentes confrontations au sein du monde médical lors de l'introduction de la doctrine (en France et en Suisse romande dès 1830); puis, le verdict de la médecine officielle condamnant l'homéopathie et le silence qui en a découlé (dès 1870); enfin, la reprise du débat ces vingt dernières années.

La doctrine homéopathique émerge dans un climat médical tendu. Convaincus que la médecine peut guérir tous les malades et éradiquer la plupart des maladies, de nombreux médecins se trouvent tiraillés entre les différentes théories médicales, tolérant mal l'écart grandissant entre le diagnostic et la thérapeutique (aux saignées et aux purges diverses s'ajoutent les premières substances pharmacologiques puissantes). Pourtant les premiers débats autour de l'homéopathie n'argumentent pas sur la doctrine, mais visent plutôt à ridiculiser les homéopathes. La contre-attaque se fait par le biais, très astucieux, d'une littérature destinée à un public cultivé. Véritable propagande, ces traités visent essentiellement à défendre l'homéopathie, à la diffuser

[14] La polémique autour de l'introduction de l'homéopathie prend des formes variées selon les pays (Aulas [et al.] 1985). Le cas de la France, étudié par l'historien Olivier Faure (1987), est considéré ici en relation avec mon terrain de recherche (Suisse romande), pour lequel j'ai effectué une étude historique approfondie (non publiée). Lors de l'apparition de la doctrine homéopathique, il ne s'y trouvait pas de faculté de médecine: les médecins se formaient à Paris, voir à Londres ou en Allemagne.

parmi un large public et finalement à la vulgariser par l'édition de nombreux guides thérapeutiques à usage domestique. A travers ce genre d'écrits, l'homéopathie va rendre explicite sa manière de représenter la maladie et la guérison. La thèse avancée par Faure (1987: 22) est que les homéopathes ont su saisir le revirement profond des mentalités: «Sociologues avant la lettre, ils devinent que la Santé devient une préoccupation sociale et individuelle grandissante».

La virulence des premiers débats fait place dès 1870 à un silence entendu, fait «d'ostracisme» et d'indifférence de la part de la Faculté (Faure 1987: 8-9). Le cas semble réglé, l'homéopathie exclue comme charlatanisme. La médecine officielle, révolutionnée par la clinique et les théories microbiennes, laisse longtemps le soin aux homéopathes de prouver leur scientificité s'ils veulent qu'elle révise son jugement. Par conséquent, l'homéopathie continue à chercher à s'imposer tout en restant marginale, alors que d'autres doctrines médicales du XIXe siècle, comme l'essentialisme, sont tombées en désuétude.

Dans les années 1920, l'apparition des tout premiers antibiotiques favorise l'émergence d'un débat véritablement scientifique autour de l'homéopathie (Garden 1992: 60). L'apparition à la même époque de laboratoires pharmaceutiques produisant industriellement des médicaments homéopathiques permet une plus large diffusion de cette thérapie qui ne passe plus forcément par l'intermédiaire des médecins homéopathes[15].

Depuis une vingtaine d'années, la polémique refait surface, dépassant largement le cadre médical. La remise en question de la médecine scientifique (dite «dure») dans un contexte de crise des valeurs, l'émergence au grand jour de multiples thérapies «nouvelles» comme la recherche de formes de vies «alternatives» ont permis à l'homéopathie un nouveau développement. La banalisation de l'emploi des médicaments homéopathiques, avant tout comme moyens d'auto-médication, est la partie la plus visible de son expansion.

Récemment, sous la pression des instances politiques, l'homéopathie est entrée par la petite porte dans les facultés de médecine de plusieurs cantons suisses, sous la forme d'un cours d'information. Celles de Zurich et de Bâle (suivies par Genève et Lausanne dès l'automne 1992)

[15] Jusqu'alors, seuls les médecins fabriquaient et diffusaient les médicaments, avec l'aide de laboratoires artisanaux. Une plus vaste production a permis une certaine diffusion de la doctrine médicale parmi les médecins, puis les pharmaciens.

ont choisi d'introduire un cours sur deux médecines dites complémentaires ou parallèles selon l'optique défendue: l'homéopathie et l'acupuncture. Toutes deux sont reconnues comme de véritables systèmes médicaux cohérents, basés sur un corpus écrit et bénéficiant d'un certain recul historique.

L'homéopathie jouit depuis d'une certaine légitimité par rapport aux autres pratiques thérapeutiques «parallèles»[16]. Restituer l'évolution de ce débat donne une idée de la manière dont les partisans de l'homéopathie ont construit leurs discours. C'est du discours actuel des homéopathes que je déduis leurs représentations.

Discours de l'homéopathie

L'homéopathie revendique une perspective holistique contre celle, fragmentaire, de l'allopathie. «L'allopathe a de l'organisme malade une vision de détails, une vue fragmentaire, très savante souvent. L'homéopathe a de son malade une vue d'ensemble, une vue synthétique» (Monod 1981: 48-49). L'homéopathie s'insurge contre une tradition de pensée qui découpe, dissèque jusqu'à perdre le sens du tout. Elle propose une vision de l'homme comme un tout intégré, incluant aussi bien sa dimension physique, psychique qu'émotionnelle d'une part, et son environnement d'autre part. Cette vision globale implique que santé et maladie soient reliées dans une même continuité, dans une perpétuelle recherche d'équilibre: «L'être humain est un tout intégré agissant à tout moment sur trois niveaux distincts qui sont par ordre d'importance; le mental, l'émotionnel et le physique[17]. [...] L'être humain vit, dès le moment de sa naissance, dans un environnement dynamique qui affecte son organisme à tout instant, et de diverses manières: il est, de ce fait, obligé de s'ajuster continuellement afin de maintenir un équilibre dynamique» (Vithoulkas 1984: 26). Dans le cas d'une maladie clinique reconnue, les médecins homéopathes et allopathes tirent des conséquences thérapeutiques opposées: «Il faut insister cependant sur le fait que l'un et l'autre poseront le même diagnostic clinique, seulement

[16] Sur la dérive des noms liés à ces pratiques thérapeutiques hors médecine officielle, voir Echène 1986: 35-40.

[17] Tous les homéopathes ne partagent pas ce point de vue sur l'ordre de priorité des niveaux.

ils ne lui attribueront pas la même importance. Pour l'allopathe, ce diagnostic sera déterminant quant à la thérapeutique qu'il instaurera. Pour l'homéopathe, il ne sera qu'un des aspects, qu'une des expressions de son observation clinique, il ne suffira pas pour déterminer une thérapeutique» (Monod 1981:49).

Outre les différences évidentes déjà énoncées entre les deux types de thérapies, l'homéopathie conçoit le médicament comme une aide renforçant les défenses de l'organisme, alors que la médecine cherche à éliminer les symptômes pris isolément (selon Vithoulkas 1984). Outre les doses infinitésimales et l'expérimentation sur une personne saine, la thérapeutique homéopathique repose sur l'idée, reprise d'Hippocrate, de métabolismes de base (4 humeurs) ou «terrain» permettant d'individualiser le médicament.

Dès les premiers débats, la médecine classique critique les fondements non scientifiques de l'homéopathie. Les doses infinitésimales, clé de sa thérapeutique, sèment un doute radical sur une quelconque efficacité (autre que psychosomatique) et discréditent aux yeux des médecins l'ensemble de la doctrine. De plus, le recours à la notion de «terrain» semble en faire une médecine d'un autre âge. Enfin, le corpus théorique à la base de la doctrine ayant peu évolué, la position de la médecine officielle ne change pas. Si, selon ses détracteurs, toute évaluation scientifique de son efficacité s'est avérée impossible et le restera (Aulas et al. 1985), selon ses partisans, de multiples preuves existent et il appartient à la science de progresser pour pouvoir l'expliquer «scientifiquement» (Vithoulkas 1984, Poitevin 1987).

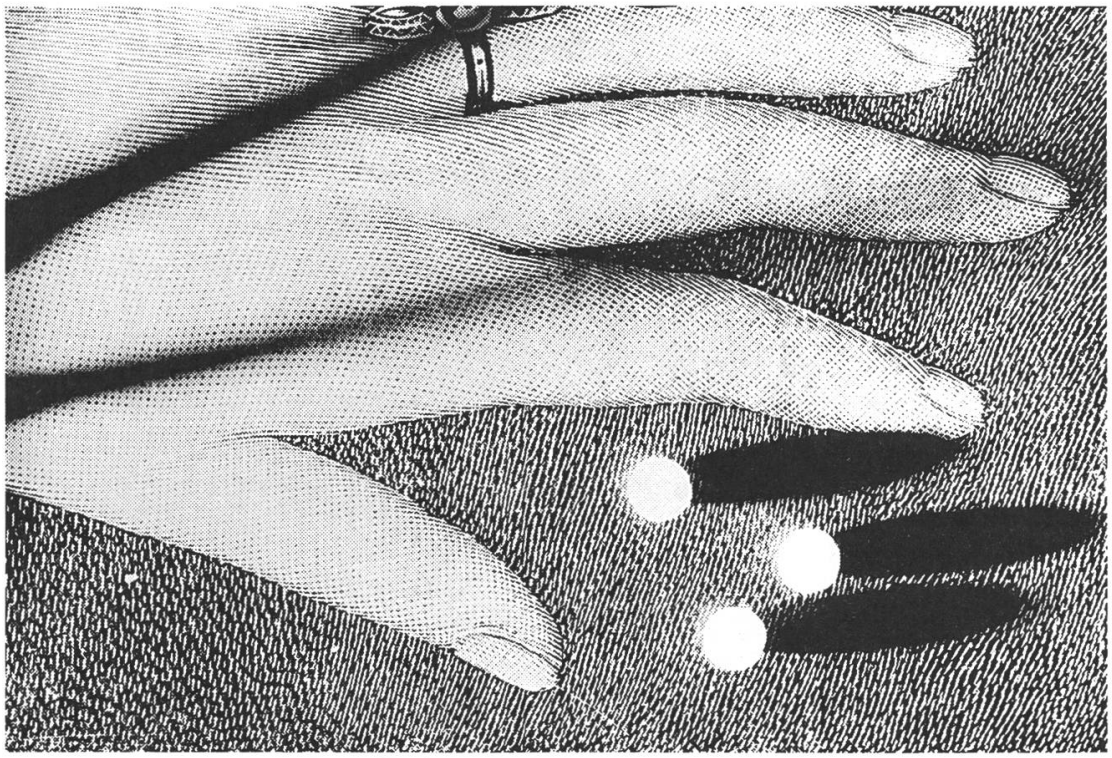
La médecine dans le regard de l'homéopathie

L'homéopathie se définit par opposition à «la médecine». Celle-ci est considérée comme basée sur une vision statique et parcellaire de l'être humain réduit à son corps. La maladie est conçue comme une entité en soi (modèle ontologique) à laquelle la thérapie doit faire face de toute urgence, mettant fin au plus vite aux symptômes. Le grand reproche des homéopathes aux «allopathes» réside dans l'accusation de faire taire les messages du corps, supprimer des symptômes sans toucher aux causes profondes. Certains vont même plus loin: «les drogues allopathiques sont elles-mêmes des stimulus morbides pour le corps humain. Les "effets secondaires" sont en réalité des signes du mécanisme de défense réagissant à cette influence morbide. [...] Les drogues ont deux

Médecine *allopathique*: représentation statique de la maladie (QUINO. 1985. *Quinothérapie*. Grenoble: Glénat).

effets: une influence morbide directe, et une influence suppressive de la meilleure réponse dont le système de défense était capable» (Vithoulkas 1984: 118-119).

Selon Laplantine (1984), derrière la diversité des représentations construites et vécues, seuls deux modèles étiologiques et thérapeutiques commandent les systèmes de représentations de la maladie et de la guérison dans les sociétés occidentales contemporaines. Dans le premier, le plus familier, la maladie est considérée comme un élément exogène qu'il va s'agir de contrecarrer au plus vite par une thérapeutique luttant contre les symptômes. C'est la représentation attribuée à la médecine telle qu'elle apparaît dans le discours des homéopathes. Dans le second modèle, la maladie fait partie du malade, qui ne peut être soigné que comme un être à part entière. Les principes thérapeutiques viseront à donner au patient les moyens de se guérir, c'est-à-dire de rétablir un nouvel équilibre. Le discours de l'homéopathie correspond à ce modèle dynamique.



Médecine *homéopathique*: représentation dynamique de la maladie (Nina CROLE-REES. 1993. Zurich).

Assimiler toute la médecine au seul modèle ontologique la réduit considérablement. En effet, l'histoire de la médecine oscille entre deux représentations de la maladie: le modèle ontologique et le modèle

dynamique (Canguilhem 1943: 12-13). Par exemple, les maladies infectieuses confortent le modèle ontologique, alors que les maladies endocrines répondent au second modèle. Dans des domaines tels que l'immunologie ou la neurologie, les mécanismes d'autodéfense du corps sont étudiés incluant une perspective dynamique (Moulin 1991)[18]. Dans le cas des vaccinations, le principe thérapeutique est le même qu'en homéopathie. En bref, l'homéopathie offre une vision caricaturale de la médecine. Elle ne considère qu'une partie du champ immense de la médecine.

Le sens de la maladie: articulation autour de diverses représentations

Deux logiques de pensée autour du sens de la maladie

Derrière les deux représentations de la maladie, ontologique et dynamique, s'opposent deux logiques de sens: dans le premier système de représentation où la maladie est considérée en elle-même, comme une agression faite au corps, elle n'a pas de véritable signification. C'est une entité pathogène à détruire. Tandis que dans le second modèle, la maladie est vue comme une réponse de l'organisme à un processus dynamique. La maladie n'est pas une négation de la santé, mais un «ajustement de l'organisme», un moindre mal somme toute. De plus, elle débouche sur un nouvel équilibre et n'est pas un retour à l'état antérieur. Par conséquent, la maladie ne s'oppose pas véritablement à la santé, les deux faisant plutôt partie d'une dynamique significative.

Dans le modèle ontologique, un processus de distinction s'opère à plusieurs niveaux: entre le malade et sa maladie, entre la personne et son corps (vecteur de la maladie), entre spécialistes et non-spécialistes (le médecin et le patient); plus généralement, entre gens sains et malades. Canguilhem (1943: 113) précise: «le malade n'est pas anormal par absence de norme, mais par incapacité d'être normatif». Le pathologique représente une normalité particulière par son caractère figé sur lui-même. Il n'est pas une situation a-normale, hors norme, mais une

[18] En médecine prédictive, certaines maladies génétiques peuvent être décelées bien avant que le corps n'en exprime les symptômes, bouleversant par là totalement les représentations courantes de la maladie.

incapacité d'être normatif, soit de produire une nouvelle norme. Qu'en est-il du modèle de représentation sous-jacent à l'homéopathie? La maladie est perçue comme la meilleure solution possible présentée à la personne à ce moment-là de son existence. La maladie est jointe au même processus que la santé. Elle n'a pas d'existence autonome. Cependant, la distinction perdure entre spécialistes et non-spécialistes, en tout cas pour l'homéopathie «savante». La personne étant liée dans son intégralité à sa pathologie, il se peut qu'elle se sente responsable, voire coupable d'être malade. D'autres représentations sont directement liées à celles de la maladie et de la santé. En voici quelques-unes.

Représentation du corps

Les représentations qu'une personne se construit de son corps vont avoir une influence sur le choix d'une forme thérapeutique. Plus généralement, le rapport de la société occidentale au corps est essentiel pour comprendre son rapport à la maladie. Le Breton (1990), dans son livre sur l'anthropologie du corps et de la modernité, met en évidence une représentation moderne du corps basée sur une triple rupture du sujet: avec les autres, avec le cosmos ou le monde et avec lui-même (chap. 2 et 3). L'homéopathie dans sa perspective holistique se base sur des représentations visant à dépasser cette coupure (chap. 9). Elle considère l'homme comme un tout dont elle définit les divers éléments, procède à l'examen clinique approfondi incluant diverses dimensions de la personne ainsi que son environnement. Directement liées aux représentations du corps sont celles de la personne. Dans un projet humaniste clairement énoncé, la médecine homéopathique se veut une médecine du sujet.

Représentation de la Nature

La nature comme voie médicale apparaît ici comme un des principes thérapeutiques liés à l'homéopathie[19]. L'idée d'une nature soignante, dirigée vers la guérison, *vis medicatrix naturae*, remonte fort loin dans l'histoire de la médecine puisqu'elle est attribuée à Hippocrate. La

[19] Monod (1981: 19-20) rappelle les trois grandes méthodes thérapeutiques de la tradition médicale occidentale: la loi des semblables (base de l'homéopathie), la loi des contraires (base de l'allopathie, mis à part les vaccinations) et la part de la *natura medicatrix*.

thérapie peut se limiter au diagnostic de la maladie et à la prescription de médicaments capables d'aider le corps à se défendre. Nous avons vu que la thérapie homéopathique vise un tel but. Evidemment, la médecine scientifique ne partage pas cet optimisme concernant le sens de la nature. Bien au contraire, une méfiance s'est développée historiquement autour de la nature et du corps comme lieu de la nature dans l'homme[20].

Représentation du temps

La notion de temps est au centre des représentations liées à la maladie et à la guérison. C'est autour d'elle que les diverses représentations esquissées jusqu'ici s'organisent, sans pour autant former un tout uniforme et indépendant[21]. La médecine officielle se caractérise par une vision du temps basée sur l'évidence de sa linéarité et qui se donne comme unique, uniforme, homogène et infini. Denrée rare, dans une société où l'individu doit produire et consommer, où l'on n'a pas le temps d'être malade, le succès de la médecine vient surtout de la rapidité de son action et de son efficacité thérapeutique radicale. C'est avant tout une médecine de l'urgence, dont l'efficacité est mesurée à court terme. Les homéopathes critiquent cette manière de «couper» de toute urgence les symptômes quels qu'ils soient. Toute maladie se développerait dans le temps selon un rythme qui est propre à la personne qui la vit. La dynamique propre à la guérison, telle que nous l'avons vue, nécessite du temps pour atteindre les causes profondes, le processus de guérison pouvant impliquer le déclenchement de nouvelles maladies[22]. Laisser le temps à la nature d'agir, au corps de retrouver un nouvel équilibre, c'est reconnaître le sens de la vie derrière la maladie. Tel est le credo des médecins homéopathes.

[20] Autour du développement des disciplines au XIXe siècle, voir Foucault 1975.

[21] «Non complètement homogène, l'ensemble des représentations de la maladie et de la thérapie n'est pas non plus autonome, non seulement du fait de ses prolongements sociaux [...], mais également du fait de sa dimension expérimentale et des théories du corps et de la personne auxquelles il s'intègre lui-même» (Augé 1986: 83). Ainsi les représentations de la maladie et de la santé telles qu'elles s'élaborent chez les patients ou chez les thérapeutes sont connectées avec l'expérience et la pratique.

[22] L'idée de «barrage», sorte de blocage du dynamisme du corps par la prise de certains médicaments allopathiques, tels les vaccins, implique une action réversible dans le temps, pour «remonter» jusqu'à la cause profonde.

Conclusion

La médecine homéopathique partage avec la médecine officielle son origine hippocratique et la plupart de ses praticiens possèdent une double formation. En conséquence, elle occupe une place particulière parmi les médecines dites parallèles, se plaçant en rupture du paradigme scientifique. Alors que la médecine moderne se coule dans le moule des sciences exactes en postulant l'existence de maladies répondant à une définition biomédicale objective, donc abstraite de celui qui l'éprouve, la médecine homéopathique revendique une approche de la personne malade, considérée dans son intégralité et dans son individualité. Dès lors, l'homéopathie se distingue de l'allopathie non seulement par ses principes thérapeutiques mais aussi par ses représentations de la maladie, de la guérison et de la santé. Elle repose sur une vision dynamique de la maladie qu'elle perçoit en continuité avec la santé à travers la notion d'équilibre. La thérapeutique adoptée est censée renforcer les capacités d'autoguérison de l'organisme. De plus, sa vision de l'organisme ne se limite pas au corps physique mais inclut des dimensions émotionnelles et psychiques de la personne malade.

Considérant l'homme comme un «tout intégré», la médecine homéopathique telle que l'enseigne Vithoulkas définit la santé comme «un état de bien-être, le corps étant libéré de la souffrance; un état dynamique de sérénité et de calme, l'émotion étant libérée de la passion; un état de prise de conscience de la réalité des choses, le mental étant libéré de son égocentrisme» (1984: 42). Dans cette vision singulière, l'état de santé d'une personne peut être évalué en fonction de sa «créativité» (1984: 42). A l'opposé, l'état pathologique est caractérisé par un haut degré de contrainte, lié à la dépendance (y compris vis-à-vis du médecin) et à la souffrance, à l'anxiété colorée par la peur de la mort et se traduit moralement par une attitude égoïste. La santé est considérée comme le pôle de la plus grande liberté.

Dans le regard des adeptes de la médecine homéopathique, la médecine allopathique apparaît basée sur une vision ontologique de la maladie, coupée de la santé et réduisant la personne à son organisme considéré de façon morcelée. L'anthropologie a montré les limites d'une telle conception de la maladie, présentant par là une proximité surprenante avec le point de vue de l'homéopathie, comme si toutes les deux, chacune à sa façon, répondaient à un projet holiste, l'une dans une finalité analytique, l'autre dans un but thérapeutique.

Au-delà de l'opposition des doctrines médicales homéopathique et allopathique apparaît une divergence fondamentale dans le domaine des représentations liées au corps, à la personne et à la nature, articulées autour de celle du temps. La question de l'efficacité de ces différentes médecines s'inscrit dans ce clivage. Si l'efficacité technique à court terme de la médecine est indéniable, la médecine homéopathique jouit d'un regain d'efficacité symbolique par le sens qu'elle fournit à la maladie et par la valorisation du pouvoir d'autoguérison du malade. Ce dernier est méprisé par la médecine officielle qui le néglige sous prétexte que ce n'est qu'un effet placebo. Cette capacité de considérer l'homme dans sa totalité et dans l'ensemble de ses potentialités (y compris thérapeutiques) fait l'attrait des médecines dites parallèles, répondant ainsi à une quête de sens (Moulin 1986) et d'autonomie vis-à-vis du monde médical officiel.

Résumé

Après avoir évoqué la notion de «maladie» et son approche en anthropologie, l'auteur avance des pistes pour un regard anthropologique sur l'homéopathie, cas particulier parmi les médecines dites parallèles qui permet de prendre de la distance par rapport au modèle issu de la médecine institutionnalisée. Afin d'éclairer les relations entre cette dernière et l'homéopathie, j'introduis divers éléments relatifs au contexte historique du débat. J'analyse ensuite les représentations de la maladie et de la santé telles qu'elles apparaissent dans le discours des homéopathes. Une certaine image de la médecine se constitue dans leur regard. D'autres représentations, telles celles du corps, du temps et de la nature participent du même ensemble cohérent.

Zusammenfassung

Der Artikel beruht auf Aufzeichnungen einer noch nicht abgeschlossenen Forschungsarbeit. Als erstes wird das Wesen der «Krankheit» sowie die Annäherung an die «Krankheit» in der Ethnologie in Erinnerung gerufen. Alsdann versuche ich, die Homöopathie aus ethnologischer Sicht als eines von vielen sogenannten Parallel-Heilverfahren der Schulmedizin gegenüberzustellen. Um die Zusammenhänge zwischen der Schulmedizin und der Homöopathie zu erhellen, beleuchte ich Teile der historischen Dimension der Debatte. Darauf folgen die Darstellungen von Krankheit und Gesundheit aus der Perspektive der

Homöopathen. Daraus lässt sich ein bestimmtes Bild der Medizin konstituieren. Weitere Vorstellungen wie zum Beispiel die des Körpers, der Zeit und der Natur fügen sich zu einem kohärenten Ganzen.

Bibliographie

AUGÉ Marc
1986. «L'anthropologie de la maladie». *L'homme* (Paris) 26/1-2: 77-90

AUGÉ Marc et Claudine HERZLICH (dir.)
1983. *Le sens du mal: anthropologie, histoire, sociologie de la maladie*. Paris: Editions des archives contemporaines. (Ordres sociaux)

AULAS Jean-Jacques, Gilles BARDELAY, Jean-Yves GAUTHIER [et al.]
1985. *L'homéopathie: approche historique et critique et évaluation scientifique de ses fondements empiriques et de son efficacité thérapeutique*. Lausanne: R. Bettex. (Prescrire)

CASTELAIN Jean-Pierre
1987. «Ethnomédecine: ethnoscience et anthropologie de la maladie». *Cahiers de sociologie économique et culturelle, ethnopsychologie: revue internationale* (Le Havre) 8: 15-20

CANGUILHEM Georges
1943. *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique*. Clermont-Ferrand: Impr. La Montagne. (Publications de la Faculté des lettres de l'Universté de Strasbourg; 100)

ECHÈNE Agnès
1986. «Petite pathologie du mal des mots». *Autrement, série Mutations* (Paris) 85: 35-40

FAINZANG Sylvie
1989. *Pour une anthropologie de la maladie en France: un regard africaniste*. Paris: Ecole des hautes études en sciences sociales. (Cahiers de l'homme; 29)

FAURE Olivier
1987. *Le débat autour de l'homéopathie en France 1830-1870: évidences et arrières-plans*. Lyon: Université Lyon II

FOUCAULT Michel
1975. *Surveiller et punir: naissance de la prison*. Paris: Gallimard. (Bibliothèque des histoires)
1990 (1963). *Naissance de la clinique*. Paris: PUF. (Quadrige; 100)

GARDEN Michel
1992. «L'histoire de l'homéopathie en France. 1830-1940», in: Olivier FAURE (dir.), *Praticiens, patients et militants de l'homéopathie aux XIXe et XXe siècles (1800-1940): actes du colloque franco-allemand, Lyon, 11-12 octobre 1990*, p. 59-83. Lyon: Boiron et Presses universitaires de Lyon

GRESLE François, Michel PANOFF, Michel PERRIN et Pierre TRIPIER
1990. *Dictionnaire des sciences humaines*. Paris: Nathan

HERZLICH Claudine
1984 (1969). *Santé et maladie: analyse d'une représentation sociale*. Paris: Ecole des hautes études en sciences sociales

JODELET Denise (dir.)
1989. *Les représentations sociales*. Paris: PUF. (Sociologie d'aujourd'hui)

LAPLANTINE François
1984. «Jalons pour une anthropologie des systèmes de représentations de la maladie et de la guérison dans les sociétés occidentales contemporaines». *Histoire, économie et société* (Paris) 4: 641-650
1986. *Anthropologie de la maladie*. Paris: Payot. (Science de l'homme)

LAPLANTINE François et Paul-Louis RABEYRON
1987. *Les médecines parallèles*. Paris: PUF. (Que sais-je?; 2395)

LATOUR Bruno
1983. «Comment redistribuer le Grand Partage?». *Revue de synthèse* (Paris) 3e série, 110: 203-236

LE BRETON David
1990. *Anthropologie du corps et modernité*. Paris: PUF

MEYER Fernand
1991. «Maladie», in: Pierre BONTE et Michel IZARD (dir.), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*. Paris: PUF

MONOD Catherine
1981. *Homéopathie, allopathie: deux visages de la médecine*. Lausanne: éd. de l'ALS

MOULIN Anne-Marie
1991. *Le dernier langage de la médecine: histoire de l'immunologie de Pasteur au sida*. Paris: PUF. (Pratiques théoriques)

MOULIN Madeleine
1986. «Le recours aux médecines parallèles: une contre-légitimité de la pensée occidentale». *Sciences sociales et santé* (Toulouse) 4/2: 89-107

POITEVIN Bernard
1987. *Le devenir de l'homéopathie: éléments de théorie et recherche*. Paris: Doin

ROUZÉ Michel
1989. *Mieux connaître l'homéopathie*. Paris: La découverte. (Sciences et société)

TICHENKO Pavel D.
1988. «La santé: rapport des approches des sciences de la nature et des sciences humaines». *Sciences sociales et santé* (Toulouse) 6/2: 61-74

VITHOULKAS Georges
1984. *La science de l'homéopathie*. Monaco: éd. du Rocher. (L'esprit et la matière)

YOUNG Allan
1982. «The anthropologies of illness and sickness». *Annual review of anthropology* (Palo Alto) 11: 257-285